

## Littérature étrangère



## Vient de paraître

IAN MCEWAN

Sous les draps

Traduit de l'anglais par Françoise Cartano. Gallimard, 362 pp., 160 F.

Réédition du recueil de nouvelles *Premier amour, derniers rites*, augmenté quinze ans plus tard de cinq textes comme «*Sous les draps*» qui, montrant un homme aux prises avec sa fille et une étrange camarade, suit l'inspiration de l'exemplaire «*Economie familiale*» dont le sujet, précise le narrateur, est «*Raymond, et non le puclage, le coït, l'inceste et l'onanisme*».

ANITA BROOKNER  
Etats seconds

Traduit de l'anglais par Nicole Tisserand. Belfond, 222 pp., 109 F.

Le personnage principal n'est pas une femme, mais on reste dans l'univers habituel de Brookner, celui de la passion résignée. Le narrateur a aimé sans retour, s'est marié sans bonheur, a aidé son prochain dans la mesure du possible. «*Je suis ce que j'ai été programmé à devenir, un homme bien considéré et assez atsé dont la vie privée est sans intérêt.*»

MARCEL BEYER  
Voix de la nuit

Traduit de l'allemand par François Mathieu. Calmann-Lévy, 280 pp., 120 F.

L'acoustique au service du régime nazi, des rassemblements où «*il faut que les bruits descendent jusque dans les ténèbres du ventre*», au dernier souffle des enfants d'un haut dignitaire assassinés dans un bunker à la fin de la guerre. En alternance, le monologue d'une petite fille, et celui d'un collectionneur de sons obsédé jusqu'au délire macabre par un «*projet de carte des couleurs vocales*».

MOUHAMMAD IBN-DANIYAL  
L'amoureux et l'orphelin

Traduit de l'arabe par René Khawam. L'Esprit des péninsules, 74 pp., 55 F.

Dans ce livre, le troisième d'une trilogie, Ibn-Daniyal (1265-1310) aborde frontalement le thème de l'amour impossible entre deux hommes: un riche et beau jeune homme, bourreau des cœurs et un amoureux transi. Pour le traducteur, «*ce texte n'est pas seulement un chef-d'œuvre de la littérature arabe, il est également un document qui témoigne qu'il y a eu plus fort de la férocité diabolique des mamelouks, il subsistait des poches de résistance au sein de la société égyptienne.*»

ONO NO KOMACHI ET  
AUTRESVieilles cachées, sentiments mêlés  
Traduit du japonais, présenté et annoté par Armen Godel et Koichi Kano. Gallimard«*Connaissance de l'Orient*», 280 pp., 150 F.

Seule femme à figurer parmi les Six Poètes Immortels (élus au XIV<sup>e</sup> siècle), Ono no Komachi est une figure à la fois réelle et légendaire. On a d'elle une vingtaine de poèmes, comme «*Ma vie en ce monde/ qu'est-elle pour moi/ qui suis tout en n'étant rien?/ Faut-il dire oh merveille?/ Faut-il dire oh malheur?*» Le mythe qu'elle est devenue atteint son apogée avec cinq pièces de théâtre nées au XIV<sup>e</sup> siècle, puis un conte, le *Di de Komachi*. Ce recueil rassemble les différents visages de Komachi.

Rencontre avec le  
Grec Pavlos Matessis  
dont les héros de la  
mythologie païenne et  
désespérée de son  
deuxième roman se  
prennent pour des  
dieux:

PAVLOS MATESSIS

L'ancien des jours

Traduit du grec par Jacques Bouchard, Actes  
Sud, 216 pp., 118 F.

Athènes... envoi spécial.

**A** 66 ans, Pavlos Matessis a déjà eu deux vies, d'une égale durée, séparées à l'âge médian de 33 ans par ce petit matin

que nous dirons. Et ce n'est pas fini, puisque, dit-il, l'immortalité est une spécialité grecque. Sa première vie commence en 1931, et peut-être un peu avant avec le mariage de ses parents, un mariage dont il se serait passé puisque ses parents ne s'aimaient pas, un mariage d'intérêt, de pauvre intérêt. Un père professeur et une mère aimante, malheureuse, quatre enfants. Pavlos Matessis est né en 1931 à Dîvri, dans le Péloponnèse. Et de cette première vie, il faudrait encore faire deux moitiés, l'enfance et l'adolescence jusqu'à la fin de la guerre civile en 1949, dont il ne lui reste que le malheur et l'amour de sa mère, les déménagements au gré des affectations du père, et la misère, la honte d'avoir faim. Puis quinze années à Athènes dans l'habit gris de l'employé modèle de la Banque nationale de Grèce. Jus-

qu'à ce beau matin: «*J'étais un jeune homme très docile. Mes frères et sœurs avaient fait leur vie, moi, j'habitais chez mes parents. Ma mère est venue me réveiller, comme chaque jour, c'était une sainte, une femme très poétique, nous étions une famille de silence, nous ne parlions pas, rarement. Mais ce matin-là, sans savoir pourquoi, je savais que j'allais le lui dire, et je savais qu'elle se mettrait en colère. Je lui ai dit: "Maman, tu sais, ce matin je ne vais pas à la banque, je n'y ai jamais plus à la banque". Et, au lieu de se fâcher, ma mère m'a dit: "Il était temps". Ce fut mon cadeau le plus précieux. C'était ma dot. Depuis trois mois je faisais chaque nuit le même cauchemar, j'entendais un coup de fusil dans mon oreille. Je ne l'ai jamais plus entendu et ne suis jamais plus retourné à la banque. J'avais un carton, des crayons, j'ai dessiné un cercueil avec des gens autour. Je marchais dans les rues sans un sou et la nuit, j'écrivais, je n'y avais jamais pensé avant. Mon père se levait pour me couper la lumière. Il ne m'a jamais rien dit. Deux mois plus tard, mon premier dessin était devenu une pièce de théâtre Teletî (la Cérémonie).*»

La pièce obtient le premier prix d'un concours national de théâtre, elle est montée à Athènes, la première a lieu dix jours avant le putsch des colonels en 1967, ils l'interrompent aussitôt. Matessis voyage, peaufine sa connaissance du français, de l'espagnol et de l'anglais, il passe une année de déché à Londres, «*un pays accueillant, avec ses bouteilles de lait disponibles sur le pas des portes*». La deuxième

PHOTO: DENIS MATHIEU

Libération

13.11.87 p.14.

Matessis sur  
l'Olympe

«*Notre pays cherche une réponse en Occident, mais ce modèle occidental n'est pas le sien; notre inconscient et notre subconscient collectifs sont dans les Balkans.*»

vie de Pavlos Matessis est une vie de théâtre, auteur, ses douze pièces ont connu le succès à Athènes. Et surtout traducteur et adaptateur, il donne au grec une nouvelle traduction de Shakespeare, fait connaître les auteurs dramatiques francophones, Molière, Beaumarchais, Vitrac, Arrabal, Ionesco, et Artaud (*le Théâtre et son double*), il n'hésite pas à arrondir ses fins de mois avec des pièces de boulevard, et traduit le *Grand Meaulnes*. La grande fierté de traducteur de Matessis est sa version dynamisée du théâtre d'Aristophane, il traduira les onze pièces parvenues jusqu'à nous des quarante-quatre comédies qu'on attribue à l'ancien, six ont déjà paru et été jouées avec un grand succès public et critique, et certains haut-le-cœur des gardiens du temple universitaire, car Matessis ne rechigne pas à introduire dans le texte moderne des références explicites à la Grèce d'aujourd'hui. Pavlos Matessis se refuse à considérer la traduction comme une activité mineure, il préfère se dire «*écrivain de traductions*» que traducteur: «*Je ne trahis pas, traduire implique une relation d'amour et de responsabilité avec les auteurs, mais bien sûr, comme tout bon garagiste, je ne m'interdis pas de gonfler le moteur.*»

Hors de Grèce, on ne connaît de Matessis que son premier roman: «*C'est bizarre,*

dit-il, *car je suis un homme de théâtre, en prose, je ne suis qu'un passager clandestin*», un premier roman écrit en 1990, à l'orée de ses 60 ans, un livre qui connut en Grèce une diffusion exceptionnelle de plus de 80 000 exemplaires, traduit en huit langues, et dont Emir Kusturica s'approprié à faire un film. Les Editions Gallimard l'ont publié en France en 1993 sous le titre *L'Enfant de chienne*, déjà traduit par Jacques Bouchard (le titre grec, *I Mitera tou Skylou*, signifie «*la Mère du chien*») et Matessis explique malicieusement qu'on a voulu éviter qu'en français on y entende une approximation scatologique. Voir *Libération* du 25/02/93). Un long monologue poétique et picaresque d'une idiote de village, Raraou, blessée par une guerre d'occupation qu'elle n'a pas comprise, rouée dans sa naïveté, drôle, vindicative, misérable et grandiose, vierge et prostituée, affabulatrice sincère, qui avait su dire par la fiction toute la profondeur du désarroi d'un peuple, du petit peuple soumis, entre veulerie et grandeur. Et pourtant, Matessis aujourd'hui parle de ce roman non pas comme d'une fiction mais comme d'un exercice de mémoire, pas de nostalgie, précise-t-il, de mémoire personnelle: «*Je me souviens de tout, de cette guerre, je me souviens du bruit des portes, des silhouettes des partisans, du de- ●●●*